



HAL
open science

Penser le discours historique au XIXe siècle : à l'école de Froissart

Patricia Victorin

► **To cite this version:**

Patricia Victorin. Penser le discours historique au XIXe siècle : à l'école de Froissart. Le Médiévisme érudit en France de la Révolution au Second Empire, Droz, 2021. hal-03640104

HAL Id: hal-03640104

<https://hal.science/hal-03640104>

Submitted on 13 Apr 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

PENSER LE DISCOURS HISTORIQUE AU XIX^e SIECLE :

À L'ÉCOLE DE FROISSART

Froissart historien est condamné à vieillir, et il ne reste debout que par parties. Seul Froissart l'écrivain, Froissart peintre du détail des mœurs, est toujours jeune ; et l'on peut dire qu'il défie les atteintes du temps et de la critique¹.

À travers cette affirmation de Siméon Luce, l'éditeur des *Chroniques* pour la Société de l'Histoire de France, se fait jour une interrogation sur le statut d'historien de Froissart. Froissart doit-il sa pérennité à son talent de conteur et de « peintre du détail des mœurs » de son temps et est-il voué à disparaître en tant qu'historien ?

Les *Chroniques* de Froissart, ce « La Fontaine des historiens² » selon le mot de Sainte-Beuve, sont un terrain d'exploration privilégié pour penser l'écriture de l'Histoire. Si Barante valorise le pittoresque de la narration du chroniqueur, Michelet, pour sa part, se livre à une critique de l'école narrative et fait de Froissart le « Walter Scott du Moyen Âge³ ». Ainsi grâce à l'édition de Buchon⁴, le chroniqueur est au centre de débats d'historiens et incarne un modèle et une source inépuisable pour les auteurs de romans historiques, Scott et Dumas.

Pour les historiens romantiques et quelques-uns de leurs prédécesseurs⁵, les *Chroniques* de Froissart constituent un réservoir de documents⁶ sur lesquels s'appuyer pour

¹ *Chroniques de J. Froissart* (tome 1, 1307-1340) publiées pour la Société de l'histoire de France, par Siméon Luce, Paris, Jules Renouard, 1869, p.LXXXIV.

² *Causeries du Lundi*, tome 9 (3^e édition), Paris, Garnier frères, 1869, Cf. p. 84 pour la comparaison avec La Fontaine.

³ Jules MICHELET, *Histoire de France*, Livre VI, Tome 3, Bruxelles, Meline, Cans et compagnie, 1840, p.463. «Lisez après cela Froissart, ce Walter Scott du Moyen Âge; suivez-le dans ses éternels récits d'aventures et d'apertises d'armes.»

⁴ *Collection des chroniques nationales écrites en langue vulgaire du XIII^e au XVI^e s.*, par J. A. C. BUCHON, Paris, Verdière, 1824-29, 47 vol. ; *Choix de chroniques et mémoires sur l'histoire de France*, 1836-38, J.A.C. BUCHON, Paris, Panthéon Littéraire, 17 vol..

⁵ Michael GLENCROSS, « La représentation de la littérature française du Moyen Âge dans l'historiographie romantique », *Cahiers de l'Association Internationale des Études françaises*, 1995, vol. 47, p. 193-213. À compléter par la lecture de Lionel GOSSMANN, *Between History and Literature*, Cambridge, 1990. Voir enfin Jean WALCH, *Les Maîtres de l'histoire (1815-50)*, Paris-Genève, Champion-Slatkine, 1986. Sur l'historicisme positivisme, Cf. Charles RIDOUX, *Evolution des études médiévales en France de 1860 à 1914*, Paris, Champion, 2001 et Ursula BÄHLER, *Gaston Paris et la philologie romane*, Genève, Droz, 2004.

⁶ Voir Odile PARSIS-BARUBE, « Les vertiges de l'authenticité : représentations et usages du document d'archives dans la production des sociétés savantes au XIX^e siècle », dans Martine Aubry, Isabelle Chave et Vincent Doom (dir.), *Archives, archivistes, archivistique dans l'Europe du Nord-Ouest du Moyen Âge à nos jours*, Villeneuve d'Ascq, IRHiS (« Histoire et littérature de l'Europe du Nord-Ouest », no 36), 2007, p. 41-53 ; voir aussi du même auteur, « L'illusion de la modernité : les représentations de l'érudition dans les sociétés savantes du nord de la France à l'époque romantique », Hervé Leuwers, Jean-Paul Barrière et Bernard Lefebvre (dir.), *Élites et sociabilité au XIX^e siècle*, Villeneuve d'Ascq, IRHiS (« Histoire et littérature de l'Europe du Nord-Ouest »,

construire l'histoire de la France et des Français, pour analyser la constitution de la nation France, mais il est aussi un modèle ou contre-modèle d'écriture historique avec l'invention de la prose historique.

À partir des différents usages des *Chroniques* de Froissart par les historiens, on voit se dessiner les mouvements et l'évolution d'une conquête encore récente qu'est l'Histoire, à travers notamment une réflexion autour de deux concepts clefs : le monument et le document et la tension toujours palpable entre tradition érudite et renouveau. Nous tenterons de mieux cerner à partir des choix qui ont été opérés par les historiens du XIX^e siècle sur le matériau froissartien (choix esthétiques et idéologiques) les manières dont les historiens conçoivent et réfléchissent l'écriture de l'Histoire.

Si les *Chroniques* ont longtemps été considérées comme une source de documents ethnologiques (ainsi en est-il avec La Curne de Sainte-Palaye⁷, Le Grand d'Aussy⁸ ou encore Marchangy⁹ qui y puise us et coutumes), le XIX^e siècle marque un tournant dans leur réception. Les *Chroniques* sont encore considérées comme documents, mais cette fois entendus comme « preuve », à mesure que s'invente « la démarche historiographique, qui reprend au langage judiciaire son concept de preuve¹⁰ ». Ainsi la posture de l'historiographie évolue et les *Chroniques*, de documents, tendent à être érigées en monument, c'est-à-dire, une collection de textes et compilation d'écrits fondateurs.

Il ne s'agira pas pour nous d'embrasser l'intégralité des travaux historiques au XIX^e siècle qui s'intéressent de près ou de loin à Froissart mais de redessiner les grandes lignes de force d'une réflexion historique à partir des *Chroniques*, en nous en tenant à quelques axes d'étude : la question de la narration historique, le rapport aux sources, les usages idéologiques des *Chroniques*, et problématique qui va de pair, l'actualisation des événements historiques relatés par Froissart comme autant de préfigurations d'événements historiques modernes.

Froissart chez les historiens

no 27), p. 51-77. Enfin, sa thèse : *Les représentations du Moyen Âge au XIX^e siècle : essai d'historiographie comparée*, Lille, Septentrion, 1997.

⁷ La Curne DE SAINTE-PALAYE, *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*, Paris, Girard, 1826, 2 volumes [1^{ère} édition 1759].

⁸ *Histoire de la vie privée des Français depuis l'origine de la nation jusqu'à nos jours*, Paris, 1782.

⁹ *La Gaule poétique, ou L'histoire de France considérée dans ses rapports avec la poésie*, Paris, C.F. Patris et Chaumerot, 1817 ; *Tristan le voyageur, ou La France au XIV^e siècle*, Paris, F.M. Maurice et U. Canel, 1825.

¹⁰ Jacques LE GOFF, « Document/monumento » *Encyclopédie italienne Einaudi*, t. 1 pp. 38-48. Voir aussi Paul ZUMTHOR, « Document et Monument », dans *Revue des Sciences Humaines* n°97, janvier-mars 1960.

La réécriture historique des *Chroniques* de Froissart est tout d'abord l'occasion pour les historiens du XIX^e siècle¹¹ de réfléchir sur la manière d'écrire l'histoire. Il y a d'une part les tenants d'une narration colorée et pittoresque, dont le meilleur représentant pourrait s'incarner en Prosper de Barante, et dont les narrations historiques vont beaucoup inspirer les romanciers, comme Dumas père, par exemple, et, d'autre part, les défenseurs d'une écriture plus scientifique en prise directe sur les documents et archives.

On retrouve notamment cette idée d'une narration pittoresque sous la plume du Comte Louis-Philippe de Ségur, dans le cadre de sa « critique de L'Histoire des Français de Sismondi¹² ». Pour lui, « ce n'est pas assez de raconter des faits, il faut les peindre, les mettre en mouvement ; on doit les voir en action, les entendre parler ». Pierre Daunou (1761-1840), homme politique, historien et archiviste¹³, pour qui Froissart est le « meilleur écrivain en prose française que le XIV^e siècle ait produit¹⁴ », semble aller dans le même sens, dans ses *Cours d'études historiques*¹⁵, où il préconise de retrouver « l'art des anciens », c'est-à-dire, « la simplicité du style (qui) est le gage de la fidélité des récits. », car au fond, « leurs narrations si simples, si naïves, produisent cependant les trois grands effets de l'art d'écrire : éclairer, peindre, émouvoir. » Pourtant on sait que Daunou est un archiviste réputé, ce qui de prime abord peut sembler paradoxal. Pour Abel Villemain, dans son cours de 1828-29, la forme doit s'approprier à l'objet et l'époque. Ainsi l'histoire « critique ou savante » conviendra particulièrement aux époques « mal connues et remplies de monuments », et notamment au Moyen Âge où le travail de l'historien doit s'apparenter à celui du magistrat. Mais avant d'entrer plus avant dans le débat qui oppose les tenants du pittoresque et les tenants du document, intéressons-nous à Barante autour de qui vont se cristalliser les différentes prises de positions esthétiques, et ce faisant, idéologiques aussi.

Les historiens pré-romantiques : Barante et Sismondi

Avec son *Histoire des ducs de Bourgogne de la maison de Valois* (1814-26), Prosper de Barante recourt volontiers aux *Chroniques* de Froissart (pour les années 1364-1400), aux

¹¹ Voir Sophie-Anne LETERRIER, *Le XIX^e siècle historien, Anthologie raisonnée*, Paris, Belin Sup, 1997.

¹² Dans *Revue encyclopédique*, octobre 1821, t. XII, 34^e cahier, p.84-97 (cité par S.A. Leterrier, p.26).

¹³ Il décide de s'éloigner de l'univers politique pour se consacrer à l'organisation des bibliothèques et archives ; il est d'ailleurs nommé Garde général des Archives de l'Empire en 1804 ; ce secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions des Belles Lettres (dès 1838), également membre du Collège de France, a laissé de précieux *Cours d'Études historiques*, dont la publication posthume (1842-49), reprend l'essentiel de ses leçons au Collège de France.

¹⁴ *Cours d'Études historiques*, Paris, Firmin Didot, 1842, vol 6, 9^e leçon, p. 317.

¹⁵ *Ibid.*, volume 1, p.xxxi.

chroniques du religieux de Saint Denis (1380-1422), et enfin aux mémoires de Philippe de Commines, que Daunou considère comme le « vrai continuateur de Froissart et de Monstrelet ¹⁶ ». Son ouvrage ne tarde pas à devenir « the Bible of the young Romantics who wished to write historical dramas », comme le note B. G. Keller ¹⁷. Il marque une rupture par rapport à Voltaire pour qui l'histoire doit être réinterprétée au regard du présent. Pour Barante, il convient de revenir aux faits : « On est las de voir l'histoire (...) se prêter à toutes les preuves que chacun veut en tirer. Ce qu'on veut d'elle, ce sont des faits. » Il s'oppose aussi à la manière de Marchangy qui enroule l'histoire, la recolorise : « l'historien doit laisser à la vie chevaleresque son éclat et son charme ; mais il faut aussi ne point la présenter d'une façon théâtrale et romanesque ; il faut qu'elle se montre dans sa rudesse et sa cruauté pour qu'on puisse voir combien de calamités faisaient le fonds de ces mœurs épiques. ¹⁸ »

Rappelons qu'après des déboires politiques en raison de son libéralisme, Barante se tourne résolument vers les travaux historiques et littéraires. Il souhaite établir un grand récit national et considère le XIV^e siècle comme « un des plus hideux de l'histoire de France ». Pour lui, l'histoire des XIV^e et XV^e siècles est éclairée rétrospectivement par la Révolution française dont elle apparaît comme la préfiguration. Son art consiste à redonner la couleur locale en empruntant largement aux chroniqueurs du Moyen Âge. À l'instar des chroniqueurs médiévaux, on lui reproche de mettre sur le même plan l'essentiel et l'accessoire, selon une esthétique du tableau pittoresque ; c'est notamment le risque qu'épinglé Guizot chez Barante : donner à l'ensemble un « caractère de chronique monotone, de faire passer d'un tableau à un autre tableau comme dans une galerie ¹⁹ ».

Barante est un tenant de la narration en histoire et emprunte son modèle narratif à Froissart et à Scott, selon Sainte-Beuve ²⁰. Il place son *Histoire des Ducs de Bourgogne de la Maison de Valois 1364-1477*, sous la tutelle de Quintilien et de sa formule « scribitur ad

¹⁶ *Cours d'Études historiques*, vol.6, p. 379.

¹⁷ Barbara G. KELLER, *The Middle Ages Reconsidered. Attitudes in France from the Eighteenth Century through the Romantic Movement*, Peter Lang Publishing, 1994, p. 82.

¹⁸ BARANTE, *Histoire des Ducs de Bourgogne de la Maison de Valois 1364-1477*, Amsterdam, 1825, tome 1, p. 72. Cité par Barbara G. Keller, *ibid.*, p. 83.

¹⁹ Cf. Souvenirs du baron de Barante, 1782-1866, Paris, Calmann Lévy, 1893, vol.3, Lettre de Guizot du 12 juin 1825, p. 244.

²⁰ C'est ce que dit de lui Sainte-Beuve dans le portrait qu'il dresse de Barante : « M. de Barante a eu l'honneur, en ce grand mouvement historique qui fait encore le plus clair de notre moderne conquête, d'introduire une variété à lui, un vaste échantillon qu'il ne faudrait sans doute pas transposer à d'autres exemples, mais dont il a su rendre l'exception d'autant plus heureuse en soi et plus piquante. Il a osé lutter avec le roman historique alors dans toute sa fraîcheur et sa gloire, il l'a osé presque sur le même terrain, avec des armes plutôt inégales puisque la fiction lui était interdite, et il n'a pas été vaincu » (*Portraits contemporains*, Paris, Didier, p. 418 pour la citation ; portrait de Barante, p.402-425, (15 mars 1843).

narrandum non ad probandum ». Dans sa préface, où il présente sa conception de l'histoire et de l'écriture historique, Barante écrit :

J'ai tenté de restituer à l'histoire elle-même l'attrait que le roman historique lui a emprunté. Elle doit être avant tout exacte et sérieuse, mais il m'a semblé qu'elle pouvait être en même temps vraie et vivante. De ces chroniques naïves, de ces documents originaux, j'ai tâché de composer une narration suivie, complète, exacte²¹.

Ainsi a-t-il souhaité « faire disparaître entièrement la trace de (son) propre travail » ; il n'a « donc mêlé d'aucune réflexion, d'aucun jugement les événements²² » qu'il raconte. Privilégiant un « langage simple », il vise à « l'absence complète de tout artifice de rhéteur²³ ». Il s'agit pour lui d'éviter ce qu'il nomme la « couleur romanesque » en ne fabriquant pas des discours dans « le goût naïf des vieux siècles ». Barante met en garde aussi contre l'illusion d'optique qui voudrait que l'on puisse juger d'une époque à travers le prisme de notre propre grille de lecture et de notre système de valeurs : « par cela même qu'on s'occupe surtout de le juger, de le traduire au tribunal d'un autre siècle, le récit s'empreint d'une couleur qui n'est point conforme au sujet ». « Il faut, au contraire, que l'historien se complaise à peindre plus qu'à analyser ; sans cela les faits se dessèchent sous sa plume²⁴ », écrit-il dans la préface à son *Histoire des Ducs de Bourgogne*.

Ce que Barante apprécie par-dessus tout dans la narration des *Chroniques* de Froissart, c'est cette « naïveté » et ce « naturel²⁵ », déjà soulignés par Montaigne, qui transportent si bien le lecteur du XIX^e siècle au cœur même du XIV^e siècle. Dans la notice qu'il consacre à Froissart (entre Grégoire de Tours et Philippe de Commines), dans ses *Mélanges historiques et littéraires*²⁶, après avoir résumé sa vie (conformément à ce qu'avait écrit La Curne), Barante fait quelques développements sur les talents de conteur et d'historien de Froissart.

Tout en lui est un miroir naïf et fidèle de son temps ; ses aventures, ses amours, ses poésies, ses récits, offrent sous des formes diverses, l'expression candide de nos anciennes mœurs, de notre

²¹ Préface à *Histoire des Ducs de Bourgogne*, édition de 1825, préface p. 41.

²² *Ibid.*, p. 42.

²³ *Ibid.* p. 44.

²⁴ *Ibid.* p.13.

²⁵ Voir encore ce qu'il écrit dans ses *Mélanges historiques et littéraires*, Paris, Ladvocat, 1835, p.56 : « Il n'est pas un historien qui ait plus de charme et de vérité ; son livre est un témoignage vivant du temps où il a vécu : aucun art ne s'y fait voir ; la candeur des sentiments y égale la naïveté des expressions ; on y trouve la couleur et les charmes des romans de chevalerie. »

²⁶ Prosper DE BARANTE, *Mélanges historiques et littéraires*, *Ibid.*, tome premier, p.49-sq.

littérature originale, du tour d'esprit de nos Français avant la renaissance des lettres et l'influence des études classiques, d'un confrère de Marot, de Rabelais et de La Fontaine²⁷.

Et plus loin, il souligne encore que Froissart donne davantage à connaître son temps que ne le feraient de « laborieuses recherches » :

C'est sous cette forme pleine de grâce et de naturel que sont écrits plusieurs chapitres de Froissart : en les lisant, on se croit transporté à ce bon vieux temps ; on le comprend mieux, on entre mieux dans son esprit que par de laborieuses recherches²⁸.

Sainte-Beuve, du reste, a fort bien compris pourquoi le choix de Barante s'est porté sur Froissart :

(...) cette époque des XIV^e et XV^e siècles était précisément la plus riche en chroniques de toutes sortes, et déjà assez française pour qu'en changeant très peu aux textes on pût jouir de la saveur et de la naïveté : naïveté relative, et d'autant mieux faite pour nous qu'elle commençait à soupçonner le prix des belles paroles. Parmi les chroniqueurs de cet âge, il en était un surtout, le premier en date et en talent, que M. de Barante ne prétendait pas découvrir à coup sûr, mais qui, bien moins en circulation alors que depuis, a eu, grâce à lui d'abord, sa reprise en vogue en ces années et tout un regain d'arrière-saison. Je veux parler de l'Hérodote du moyen âge, de celui que présageait Joinville, de Froissart, dont Gray, écrivant à Warton en 1760, disait : « Froissart est un de mes livres favoris. Il me semble étrange que des gens qui achèteraient au poids de l'or une douzaine de portraits originaux de cette époque pour orner une galerie, ne jettent jamais les yeux sur tant de tableaux mouvants de la vie, des actions, des mœurs et des pensées de leurs ancêtres, peints sur place, avec de simples mais fortes couleurs. »

Et Sainte-Beuve ajoute :

En France, Sainte-Palaye déjà l'avait rappelé à l'attention des érudits ; M. de Barante le mit en valeur pour tous. Il lui dut lui-même ses principales ressources au début et comme la mise en train de son œuvre. Froissart au point de départ, Commines au point d'arrivée, les deux termes du voyage étaient rassurants, et le chemin entre les deux n'était pas dépeuplé de pèlerins et de conteurs, Monstrelet, le Religieux de Saint-Denis et bien d'autres²⁹.

À cet égard, Michelet voit en Barante un « docile interprète de la narration du temps », voire le « traducteur servile³⁰ » de Froissart, ou encore, de manière plus cruelle, il considère l'ouvrage de Barante comme un « pastiche de Froissart ». Déjà dans son *Histoire romaine*, Michelet avait opposé deux écoles historiques : « la grisaille et l'enluminure, l'école raisonneuse et les pastiches de Froissart³¹ », autrement dit, les tenants de la conception

²⁷ *Ibid* p. 49.

²⁸ Cf. p. 55 ; il parle du passage où Froissart voyage aux côtés d'Espagne de Lyon dans le Livre III des *Chroniques*. Voir Jean Froissart, *Chroniques, Livre III. Le manuscrit Saint-Vincent de Besançon, Bibliothèque municipale, ms. 865*, ed. by Peter F. Ainsworth, avec une étude codicologique par Godfried Croenen, Genève, Droz 2007.

²⁹ Le portrait de Barante par Sainte-Beuve a été écrit en 1843. Cf. *Portraits contemporains*, (édition augmentée), Paris, Didier, 1855, vol. 1, p. 402-425, ici p.416-417.

³⁰ Jules MICHELET, *Histoire romaine*, Paris, Calmann Lévy, 1876, Tome I^{er}, Préface de 1869, p.xi.

³¹ *Ibid.*, Préface, p.vi.

historique de Guizot, et de l'autre Barante, tenant de l'école narrative et haute en couleurs. Il s'agit donc pour Michelet d'inventer une troisième voie pour échapper à cette dichotomie réductrice. Dans son ouvrage *Le Peuple*, Michelet distingue trois conceptions du discours historique et de l'histoire : « Thierry y voyait une *narration*³² et M. Guizot une *analyse*, je l'ai nommée *résurrection*, et ce nom lui restera.³³ ». Michelet prétend inventer une troisième voie, pour se détacher des deux écoles possibles, l'école narrative et l'école philosophique, une voie qui assume la dramatisation du récit historique et qui allie à la narration des faits le regard surplombant du discours sur les faits et l'érudition par l'emprunt aux sources directes, chartes, ordonnances. Aux antipodes donc de la voie pittoresque qu'explore Barante, selon Michelet, on pourrait trouver François Guizot³⁴, qui préconise un retour aux sources et aux documents originaux sous l'impulsion de son Comité des Travaux historiques qu'il crée en 1834, sous le nom de Comité pour la recherche et la publication des documents inédits relatifs à l'histoire de France. Or, il convient de nuancer le propos de Michelet qui tend à opposer radicalement la manière de Barante et la manière d'un courant plus scientifique et analytique, qui se fonde sur les documents. Rappelons en premier lieu que Barante et Guizot ont toujours été liés d'une profonde amitié et que l'opposition dessinée par Michelet apparaît bien réductrice.

En effet, en lisant la notice nécrologique³⁵, hommage à son ami Barante, on constate que Guizot dément les reproches dont son compagnon a pu faire l'objet. Ainsi il revient notamment sur l'épigraphe de Quintilien que Barante a choisi d'inscrire au seuil de son ouvrage sur les Ducs de Bourgogne :

Quand M. de Barante a pris pour épigraphe de son livre cette maxime de Quintilien : « l'histoire est écrite pour raconter, non pour prouver », tout ce qu'il a voulu dire, c'est que l'histoire ne devait pas être, comme l'éloquence du barreau ou de la tribune, un plaidoyer en faveur d'une cause, une démonstration apportée à l'appui d'une opinion ou d'une résolution préconçue ; il n'a nullement songé à exclure de l'histoire les jugements définitifs ou les idées générales qui découlent légitimement des faits historiques et en sont le résumé naturel : que les faits soient la base et la matière de l'histoire, que l'exactitude matérielle et la vérité morale du récit, le dessin correct et la couleur vivante du tableau doivent être le but et la loi suprême de l'historien, ce sont là des axiomes évidents que M. de Barante acceptait autant que personne ; mais il avait observé et constaté l'esprit de son temps : « nous sommes, dit-il, dans une époque de doute, les opinions absolues ont été ébranlées ; ce ne sont plus des systèmes et des jugements qu'on attend de celui qui veut écrire l'histoire ; on est las de la voir, comme un sophiste docile et gagé, se prêter à toutes les preuves que chacun prétend en tirer. Ce qu'on

³² Sur la conception de l'histoire comme drame à l'époque romantique, notamment chez Thierry ; Cf. Marcel GAUCHET, « *Les lettres sur l'Histoire de France* d'Augustin Thierry », dans *Les lieux de mémoire*, tome II, « La nation », Gallimard, 1986, p. 247-316.

³³ *Le Peuple*, Garnier-Flammarion, 1974 p.73.

³⁴ Voir R. CHAMBOREDON (dir.), *François Guizot (1787-1874). Passé-Présent*, Paris, L'Harmattan, 2010.

³⁵ *Revue des deux mondes*, juillet-août 1867, tome 70, p. 5- 67.

veut d'elle, ce sont des faits ; on exige qu'ils soient évoqués et ramenés vivants sous nos yeux ; chacun en tirera ensuite tel jugement qu'il lui plaira, ou même ne songera point à en faire résulter aucune opinion précise, car il n'y a rien de si impartial que l'imagination ; elle n'a nul besoin de conclure, il lui suffit qu'un tableau de la vérité soit venu se retracer devant elle³⁶.

Autrement dit, ce que Barante met en avant, c'est son souci constant des faits dans leur exactitude et sans leur faire dire des vérités variables à mesure que l'histoire évolue ; d'une certaine manière, on pourrait même avancer qu'il est assez proche du dessein de Michelet de la résurrection du passé par la dramatisation de l'histoire³⁷. Car ce qui unit le projet de ces historiens de la période 1820-30, Barante et Michelet, par exemple, c'est bien ce retour aux sources que sont les documents originaux, sous l'impulsion de Guizot et de son Comité des Travaux Historiques notamment. Et chacun de ces historiens comme Barante, Michelet, Thierry s'interrogent sur les moyens et les enjeux de l'écriture historique et proposent différents moyens de donner corps à cette peinture vivante du passé, voire à sa résurrection.

Jean-Charles Simonde de Sismondi (1773-1842), économiste genevois, a suivi les cours de Schlegel à Vienne ; il est l'auteur d'un ouvrage *De la littérature du Midi de l'Europe* en quatre volumes dans lequel il traite de la littérature médiévale du Midi (arabe, provençale, italienne, espagnole et française). L'érudit complète l'ouvrage de Mme de Staël en apportant la dimension historique à la réflexion littéraire menée par cette dernière : « c'est demeurer dans un état de demi-connaissances, que de s'arrêter à l'étude de notre littérature seule.³⁸ » Il convient d'y ajouter une enquête des « circonstances historiques, (du) milieu social, (du) goût d'une époque et d'un peuple ». Son ouvrage sur les républiques italiennes a évidemment une dimension politique forte et attaque le système napoléonien, mais ce n'est pas cet aspect qui retiendra ici notre attention. Pour Sismondi, le Moyen Âge incarne le laboratoire du monde moderne. Il participe largement à l'idée d'un Moyen Âge libéral qui s'imposera dans l'historiographie romantique. La tâche de l'historien est d'étudier la liberté des peuples. Pour lui, la Révolution française a marqué une rupture totale avec le passé et tout ce qui précède la Révolution nous est également distant. Sa conception de la chevalerie et de la féodalité est éclairante. Rappelons que depuis la publication du *Génie du Christianisme* (1802), l'éloge de la chevalerie est un cliché du médiévisme romantique jusque chez W. Scott ; Chateaubriand l'a fixée en tant qu'idéal fondé sur l'authenticité des relations individuelles. Pour Sismondi, la

³⁶ *Ibid* p. 40.

³⁷ Sur cet aspect, on lira l'article de Guillaume DELIAS, « « L'entrain » de l'historien (Histoire du Moyen Âge) », dans *Michelet, Rythme de la prose, rythme de l'histoire*, (dir. Paule Petitier), Paris, Septentrion, 2010, p.81-98.

³⁸ J.C. L. Simonde DE SISMONDI, *De la Littérature du Midi de l'Europe*, tome I, Bruxelles, Dumont, 1837, p. 3.

chevalerie est une conquête du Moyen Âge, signe de la rupture avec le monde antique et preuve des progrès de la liberté humaine. La chevalerie, en tant que valeur morale fondée sur la largesse, peut s'assimiler à une idéologie libérale et progressiste, même si elle est aussi récupérée par le courant royaliste de la Restauration, chez Marchangy notamment. Si la chevalerie fait l'unanimité en tant qu'idéal tant du côté libéral que du côté royaliste, il n'en va pas de même de la féodalité. Pour les libéraux, dont Sismondi, la féodalité est oppression et servitude ; il opère une distinction entre réel et fictif : « la féodalité est le monde réel à cette époque (...) ; la chevalerie est ce même monde idéalisé, tel qu'il a existé seulement dans l'invention des romanciers³⁹. »

Avec son *Histoire des Français*⁴⁰, Sismondi n'obtient pas en France le succès escompté, sans doute lui reproche-t-on au fond d'adopter un point de vue autre que français, et peut-être de préférer un Villani à un Froissart. En tout cas, c'est pour cet ouvrage fleuve qu'il puise à la source des *Chroniques* de Froissart et plus précisément dans ses tomes XI et XII. Dans le tome X consacré à la France depuis l'avènement de Philippe de Valois jusqu'à la mort de Jean : 1328-1364 et où Froissart n'apparaît que très ponctuellement ; tome XI : La France depuis l'avènement de Charles V jusqu'à la période où Charles VI gouverna par lui-même (1364-1392). C'est dans ce tome que Froissart est de loin le plus présent, mais aussi dans le tome XII intitulé « La France durant la folie de Charles VI (1392-1422) ». Si Froissart est à ses yeux une source d'une richesse inestimable pour recueillir les événements sur le vif, le regard qu'il porte sur le chroniqueur apparaît bien nuancé. Et s'il reconnaît des qualités de narration pittoresque à Froissart, il semble bien qu'il lui préfère malgré tout un chroniqueur italien contemporain de Froissart, Jean Villani, plus soucieux de la véracité de ce qu'il raconte et surtout plus soucieux de montrer la souffrance des peuples de son époque au lieu de se divertir d'emprises et d'appertises, à l'instar de Froissart, « la tête pleine de romans de chevalerie, (qui) ne parle dans les batailles que du capitaine 'qui faisoit merveilles de son corps, et tenoit une hache dont il ouvroit et rompoit les presses et ne l'osoit nul approcher'. Ces détails, probablement imaginaires, ne nous font comprendre ni les progrès de l'art de la guerre, ni la cause du sort des batailles⁴¹ ».

C'est ce qu'il affirme au seuil de son histoire du XIV^e siècle :

À notre tour en écrivant l'histoire de cette époque, nous devons éprouver la conséquence de ce que la guerre du XIV^e siècle était nationale pour les Anglais, personnelle pour les rois de France. (...) Un autre historien, plus vivant, plus dramatique, nous a laissé, il est vrai, un récit

³⁹ *Ibid.*, p.56.

⁴⁰ Parution en 29 volumes, Paris, Treuttel et Würtz, (1818-42).

⁴¹ SISMONDI, *Histoire des Français*, éd. cit., tome XI, 1821-44, p. 21.

piquant, animé, détaillé du même règne ; c'est Froissart, qu'on regarde avec raison comme le premier entre tous les anciens historiens français. Mais Froissart, pour tous les temps qui précèdent la bataille de Poitiers, en 1356, n'a fait autre chose que remanier et remettre dans un meilleur style la chronique de Jean Le Bel, chanoine de Saint Lambert de Liège, qui, à cette époque était un ennemi de la France. Froissart lui-même, né à Valenciennes, attaché à la maison de Hainaut, et à la reine d'Angleterre, femme d'Edouard III, était par ses affections, plus Anglais que Français ; ou plutôt, peut-être, son enthousiasme pour la chevalerie, les fêtes militaires et la galanterie avait remplacé en lui tout sentiment national. Dans le même temps encore, un historien italien, Jean Villani, avec son esprit si juste, son caractère si droit, sa recherche si scrupuleuse de la vérité, nous fait voir la France souffrante⁴².

Le Froissart de Sismondi hésite entre anglophilie et absence de sentiment national au profit de la seule louange de la chevalerie et de la courtoisie.

En tout cas, Froissart est devenu à cette période une référence commune à tous les historiens, un espace à partager, à explorer et à discuter. Chacun réfléchit en lui et à partir des *Chroniques* son propre rapport à l'histoire et à la narration historique. Il incarne une sorte de miroir multiple et mouvant dans lequel se reflète l'image d'une France en devenir, d'une nation en train d'émerger, déjà porteuse d'une modernité à inventer.

Michelet et la critique de l'école narrative

Sous la plume de Michelet, Froissart devient l'inventeur de la prose narrative et l'incarnation, voire la personnification de la France du XIV^e siècle, conformément à ce que l'on trouve aussi chez Quinet, d'une France tout à la fois « prosaïque », « chevaleresque » et « gracieuse ». On imagine un Froissart à l'esprit primesautier, dont le seul souci se limiterait à écouter et à conter de belles histoires et de beaux faits d'armes. Mais Michelet reconnaît aussi à Froissart un apport essentiel, celui de l'idée de nation qui va de pair avec l'avènement d'une langue et d'une prose.

Dans les misères du XIV^e siècle, la France commença à se mieux connaître. Elle sut d'abord qu'elle n'était pas et ne voulait pas être anglaise. En même temps, elle perdait quelque chose du caractère religieux et chevaleresque qui l'avait confondue avec le reste de la chrétienté pendant tout le moyen âge, et elle se voyait pour la première fois, comme nation, et comme prose. Elle atteignait du premier coup, dans Froissart, la perfection de la prose narrative. Le progrès de la langue est immense de Joinville à Froissart, presque nul de Froissart à Comines. Froissart, c'est vraiment la France d'alors, au fond toute prosaïque, mais chevaleresque de forme et gracieuse d'allure. Le galant chapelain qui desservit madame Philippa de beaux récits et de lais d'amour, nous conte son histoire aussi nonchalamment qu'il chantait sa messe. D'amis ou d'ennemis, d'Anglais ou de Français, de bien ou de mal, le conteur ne s'en soucie guère. Ceux qui l'accusent de partialité, ne le connaissent pas vraiment. S'il paraît quelquefois aimer mieux l'Anglais, c'est que l'Anglais réussit. Peu lui importe, pourvu que de château en château, d'abbaye en abbaye, il conte et écoute de belles histoires, comme nous le voyons dans

⁴² Tome X, p.126-127.

son Voyage aux Pyrénées, cheminant le joyeux prêtre, avec ses quatre lévriers en laisse qu'il mène au comte de Foix⁴³.

Cette vision un peu simpliste de Froissart et de ses *Chroniques* étonne chez Michelet et l'on serait presque tentée de lire sous cette description une critique de la narration pittoresque à la manière de Barante qui a puisé son modèle chez Froissart. Autrement dit, j'émettrais volontiers l'hypothèse selon laquelle Froissart a pu être utilisé comme substrat sur lequel construire un discours de l'histoire et se positionner par rapport à la dualité entre l'école narrative et l'école analytique et/ ou philosophique.

Pour Michelet qui a semble-t-il bien lu le Livre III des *Chroniques*,

Les nobles tragédies du Quatorzième siècle ont leur partie comique. Dans les plus fiers chevaliers, il y a du Falstaff. En France, en Italie, en Espagne, dans les beaux climats du Midi, les Anglais se montrent non moins gloutons que vaillants. C'est l'Hercule *bouphage*. Ils viennent, à la lettre, manger le pays. Mais, en représailles, ils sont vaincus par les fruits et les vins. Leurs princes meurent d'indigestion, leurs armées de dysenterie.

Lisez après cela Froissart, ce Walter Scott du moyen âge ; suivez-le dans ses éternels récits d'aventures et d'apertises d'armes. (...). Voilà l'étrange caractère de ce temps, guerrier et mercantile. L'histoire d'alors est épopée et conte, roman d'Arthur, farce de Pathelin. Toute l'époque est double et louche. Les contrastes dominant ; partout prose et poésie se démentant, se raillant l'une l'autre⁴⁴.

Au moins, Michelet a-t-il pris conscience des ambiguïtés du texte de Froissart, qui loin de donner une image lisse et univoque de la chevalerie, en donne une image diverse et contrastée, tantôt solaire, tantôt obscure. Quant à faire de Froissart le Walter Scott du Moyen Âge, non sans un détour implicite du côté de Shakespeare et de l'esthétique romantique du mélange du beau et du grotesque, l'idée est très intéressante. Elle souligne ce pouvoir de fascination que le texte des *Chroniques* a pu opérer sur la génération romantique, tant chez les historiens que chez les écrivains. En creux se dessine aussi une interrogation sur la place que peut ou doit occuper le roman historique dans l'avènement de l'Histoire et par rapport au discours historique. L'historien et l'écrivain de romans historiques font-ils cause commune ou viennent-ils se concurrencer ? Qui, de l'historien ou du romancier auteur de romans historiques, peut légitimement s'emparer des *Chroniques* dès lors qu'ils sont animés par un même désir de résurrection de l'histoire et du temps passé ?

Ainsi force est de constater que l'approche de Froissart historien s'est beaucoup renouvelée et enrichie au cours des siècles, tant dans l'appréhension des sources, que dans la réflexion sur l'écriture de l'Histoire entre narration pittoresque et analyse. Cette évolution de la réception des *Chroniques* chez les historiens joue un rôle majeur dans l'invention du roman

⁴³ *Histoire de France*, Paris, Hachette, tome III, 1837, p. 513 sq.

⁴⁴ *Histoire de France*, Livre VI consacré à l'Angleterre, p. 463.

historique au XIX^e siècle autour de la figure de Scott, grand modèle de l'historien Augustin Thierry et témoigne aussi de l'interpénétration entre discours historique et roman historique qui se fait plus prégnante en cette première moitié du XIX^e siècle.

Pourquoi Froissart ?

Une question demeure : pourquoi Froissart a-t-il joué un rôle si important chez les historiens du XIX^e siècle, sans doute davantage encore que Joinville et au moins autant que Comynnes ? Plusieurs facteurs hétérogènes doivent être pris en compte : le choix du XIV^e siècle et de la période historique, siècle de transition et de bouleversements importants avec les insurrections populaires qui deviennent des préfigurations de la Révolution française, la fin de l'ère féodale, l'ouverture vers la modernité et l'apparition du concept de nation ou du sentiment national. En outre, Froissart et ses *Chroniques* se situent à un point de bascule entre la tradition et le nouveau : Froissart rompt avec l'idéologie des *Grandes Chroniques de France* visant à édifier la royauté française ; il rompt avec l'esthétique narrative des chroniques latines, par la langue vernaculaire, certes, mais aussi en renouvelant le genre en profondeur en recueillant des genres hétérogènes : le moule de la chronique qu'il conserve en partie et l'insertion documentaire qui va de pair, la biographie chevaleresque, les mémoires, le détail des us et coutumes de son temps, la part importante dévolue aux discours des personnages historiques, le roman et plus largement la fiction⁴⁵. Le brouillage des frontières génériques constitue aussi un riche terrain d'expérimentation pour des historiens dont les modèles d'écriture de l'histoire sont empruntés à Scott – cas d'Augustin Thierry – ou à Froissart lui-même, à l'instar de Barante. Froissart retrouve un lustre dont il ne s'était pas totalement départi aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, avec La Curne qui puise à la source des *Chroniques* sa construction de la féodalité et ses connaissances sur les us et coutumes chevaleresques à la fin du Moyen Âge. Ce dernier, avec Paulmy, donne une dimension nouvelle aux *Chroniques* en tant que reflet de son temps et que miroir des coutumes, des rituels de la société chevaleresque et courtoise du XIV^e siècle. Ce faisant, on assiste à une revalorisation du détail, du petit fait vrai, qui loin d'être importun, confère pittoresque, vivacité et véracité à la narration et aux faits narrés. Cette dimension nouvelle inaugurée par

⁴⁵ Cf. Peter F. AINSWORTH, *Jean Froissart and the fabric of history : truth, myth and fiction in the Chroniques*, Oxford, 1990. Du même auteur, *Le manteau troué : étude littéraire des Chroniques de Jean Froissart* (2 volumes), Paris, 1984 (Thèse de doctorat). Cf. *Froissart à la cour de Béarn. L'écrivain, les arts et le pouvoir*, sous la direction de Valérie FASSEUR, Turnhout, Brepols, 2009.

La Curne fera l'objet d'une double récupération, tant chez les historiens, soucieux du détail vrai, que chez les romanciers du XIX^e siècle, qui feront leur miel de ce luxe de détails mais aussi de la dramatisation chère à Froissart. Ce caractère naturel ou « naïf » des *Chroniques*, goûté par Montaigne – comment pourrait-il en être autrement ? – se voit tour à tour, selon les historiens, et selon le contexte, valorisé ou dévalorisé, selon que l'on considère qu'une œuvre historique se doit d'avoir une dimension morale et réflexive ou non.

Dans cette même optique, il me semble que pour les historiens de la première moitié du XIX^e siècle, les *Chroniques* de Froissart représentent un champ ouvert aux lectures idéologiques, aux réécritures pittoresques ou analytiques, du fait même de la prétendue indifférence qu'on leur prête à toute dimension morale de l'histoire. Contrairement aux œuvres de Joinville ou de Commines qui s'articulent autour d'un centre qu'est la figure royale, respectivement Saint-Louis et Louis XI, les *Chroniques* de Froissart sont décentrées, spatialement – les lieux matriciels du récit se multiplient –, temporellement, l'écheveau temporel est long et les ramifications temporelles sont nombreuses, les personnages s'avancent sur la scène, se tiennent en retrait, font retour, meurent ou s'effacent. La polyphonie tend à investir le récit⁴⁶ ; le narrateur-auditeur passe en quelque sorte le témoin à ses personnages. Froissart joue avec tous les possibles qu'offre le récit. L'histoire devient une vaste intrigue, polycentrique, où il est difficile de faire le départ entre le fait historique digne de mémoire et l'anecdote condamnée à rester dans l'oubli du point de vue du chroniqueur, comme si, au fond, il revenait aux générations futures d'opérer une hiérarchisation de la matière. La réception des *Chroniques*, voire leur réécriture historique passe donc par une inévitable reconstruction et le passé narré par Froissart devient l'espace de projections des désirs et des choix idéologiques des historiens.

Dans ce contexte de réappropriation, le récit des *Chroniques* se prête mieux encore que celui de Joinville ou de Commines à de nouvelles mises en intrigues et à l'élaboration des chaînes causales. L'entreprise historiographique du XIX^e siècle s'emploie à transformer la chaîne des événements passés en discours historique. Dès la première moitié du XIX^e siècle, on s'interroge sur la hiérarchisation des événements, sur le processus de transposition de la matière historique entre école narrative et école analytique. D'une certaine manière, se posent déjà en cette période de constitution de ce qui se veut « science » historique les prémisses d'une réflexion sur la fonction et l'usage du document, en tant que preuve quasi scientifique,

⁴⁶ Cf. Michel ZINK, *Froissart et le temps*, Paris, Presses Universitaires de France, 1998. Voir aussi *Froissart dans sa forge* (dir. Michel ZINK et textes rassemblés par Mme Odile Bombarde) Paris, Académie des Inscriptions et Belles Lettres – Collège de France, Diffusion De Boccard, 2006.

sur la tension entre le roman et l'histoire à un moment où l'avènement du roman historique s'effectue en parallèle avec la constitution du discours historique. Les historiens s'unissent pour répondre, par des approches variées, à la question fondamentale que posera, plus d'un siècle plus tard, Paul Veyne, « comment on écrit l'histoire ». On comprend pourquoi la longue phase de découverte, d'appropriation enthousiaste des *Chroniques* de Froissart jusque dans les années 1850-60 cède le pas à une critique plus vive où l'on n'a de cesse de dresser l'inventaire des erreurs de datations, portant sur les toponymes, les noms des personnages. L'Histoire doit se départir de toute dimension romanesque pour gagner ses lettres de noblesse et son droit de figurer au rang de science ; l'Histoire cesse d'être un art, pour devenir une science pure au même titre que la physique, proclame Fustel de Coulanges⁴⁷. À mesure que l'histoire événementielle ou positiviste gagne du terrain, Froissart perd de son lustre en tant qu'historien pour ne demeurer que pour ses qualités littéraires. Il faudra attendre les travaux de Paul Veyne pour retrouver l'idée que l'Histoire et le Roman ont partie liée. « L'histoire est anecdotique, elle intéresse en racontant, comme le roman (...). Seulement, ici, le roman est vrai (...) L'histoire est un récit d'événements vrais⁴⁸ », écrit Paul Veyne non sans esprit polémique. C'est au fond la « naïveté » que l'on prête à Froissart, cette impression de naturel qu'il a su introduire dans sa narration et sa variété dans la narration même, voire la narration d'un même événement qui fait l'objet de réécritures successives et parfois discordantes, qui feront tour à tour les séductions de ses *Chroniques* pour les historiens romantiques et du premier XIX^e siècle avant de devenir objets de suspicion pour l'histoire événementielle. Sa dimension de thuriféraire de la chevalerie et du monde féodal qui avait pu fasciner, dans un premier temps, devient aussi une raison légitime de le désavouer. On pourrait presque établir des rapprochements entre l'engouement pour Scott qui se répand en France jusque dans les années 1850-60, et la perte brutale de son aura chez les écrivains et historiens français dès les années 1860, malgré quelques irréductibles qui entendent bien reprendre le flambeau du maître du roman historique et de celui-là même qui a pour partie exporté Froissart en France. Il convient de mieux évaluer la place de Froissart dans les débats sur le romantisme et le roman historique, à la lumière de Walter Scott.

⁴⁷ Fustel DE COULANGES, *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France. La monarchie franque*, Paris, 1888, p.32, cité par Arnould MAURICE-AURÉLIEN, « Histoire ou science historique », In *Bulletin de la Classe des lettres et des sciences morales et politiques*, tome 61, 1975, p. 210-234. (p. 228 pour la citation).

⁴⁸ Paul VEYNE, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil, 1978, p. 23.

Dans ce contexte de renouveau historiographique, en partie tributaire des formes du discours littéraire⁴⁹, la « littérature romantique est, au pied de la lettre, historiographe, histoire autant qu'écriture⁵⁰ ». Elle épouse l'évolution de l'historiographie depuis l'apologie de la féodalité, idéal poétique et idéologique selon Marchangy, à la vision libérale des années 1820 où le Moyen Âge devient le lieu privilégié de réflexion autour de la lutte des classes, de la place du peuple dans le devenir de la nation.

Froissart, le père du roman historique ?

Froissart et le médiévalisme romantique

Dans cette conscience nouvelle de la relativité de l'histoire que la Révolution française a instaurée, et que les bouleversements successifs au XIX^e siècle ont entérinée, la littérature romantique fonde sa « poétique romantique de la littérature médiévale », alliant « documentation historique et imaginaire romantique⁵¹ », dans une nouvelle esthétique du mélange, de la confusion des genres, contre le système normatif des Classiques. Tentons de voir comment s'articule l'apport de Froissart dans le débat romantique, en commençant par examiner un texte encore trop méconnu, l'*Apologie à l'école romantique* de Paulin Paris, qui construit une part de son argumentaire sur la richesse des Chroniqueurs médiévaux, avant de faire l'éloge de la fiction romanesque médiévale. Quand Paulin Paris publie son *Apologie à l'école romantique*⁵², brochure d'une soixantaine de pages pour défendre la cause des premiers romantiques, il n'a alors que 24 ans. Il prend part au débat sur le Romantisme et voit dans le « romantisme » un « néologisme nécessaire » qu'il décrit comme un retour nostalgique vers le « passé ancien mais non antique », pour reprendre la formule de Madame de Staël. Sans prétendre retracer les causes et les enjeux du débat qui oppose classiques et romantiques, nous verrons ici comment Paulin Paris s'appuie sur les chroniqueurs médiévaux pour asseoir son argumentation. Plutôt que d'opposer d'emblée classiques et romantiques, il commence par opposer les anciens et les modernes, parmi lesquels on compte Froissart.

Nous devons à l'imagination des anciens, Homère, Hérodote, Euripide, Horace et Lucrèce, et l'architecture grecque ; l'imagination moderne a enfanté presque tous les contes qui existent,

⁴⁹ Voir Michael GLENCROSS, « La représentation de la littérature française du Moyen Âge dans l'historiographie romantique », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 1995, n°47, p.193-213.

⁵⁰ Michael KOHLAUER, *Romantisme 2001*, vol.31, n°114, pp.5-29, p.23 pour la citation.

⁵¹ Cf. M. GLENCROSS, *op. cit.*, p. 213.

⁵² *Apologie de l'école romantique*, Paulin PARIS, Paris, Dentu, 1824.

les poèmes de Dante, de Milton, de Shakespeare et d'Arioste, les histoires de Joinville et de Froissard, et enfin l'architecture gothique⁵³.

Et pour Paulin Paris, la défense de cette école romantique passe aussi voire avant tout par la défense et illustration des monuments du Moyen Âge encore méconnus du public⁵⁴ ; il déplore la méconnaissance de l'histoire de la France par les Français, en raison précisément de la mainmise de l'université, meilleur défenseur des classiques :

Grâce à la tyrannie pédantesque de cette université tant vantée, et qui a servi à tous les amis des lettres, comme l'académie aux littérateurs, nous connaissons beaucoup mieux la défaite de Cannes ou celle des Curiaces que la bataille de la Massoure ou le véridique combat des Trente ; [...] en un mot, nous ressemblons encore aujourd'hui presque tous à Montaigne, qui aurait pu, disait-il, marcher les yeux bandés sans se perdre au milieu d'Athènes, et qui ne connaissait pas un seul quartier de la ville de Paris.

Il constate aussi qu'ailleurs, en Europe, les « souvenirs brillants et religieux de notre vieille France » ont su trouver un public et il cite Scott, alors qu'il n'en va pas de même en France : « la France seule, patrie de tant de personnages célèbres, repousse encore loin de sa littérature ce qui devrait en être l'inspiration », relève-t-il. D'où vient donc ce mépris français pour ses trésors anciens, alors que « l'Angleterre et l'Allemagne s'enrichissent chaque jour d'une foule de découvertes dans la mine inépuisable du moyen âge » ? De la prééminence des lettres classiques, certes, et du poids de la Révolution sans doute. Paulin Paris compare, pour sa part, la valeur littéraire des histoires du monde antique, Xénophon, César avec les chroniques médiévales ; cette fois, il ne pose pas une opposition mais bien une égalité de valeur esthétique entre les historiens antiques et les historiens médiévaux :

Combien ne sommes-nous pas étonnés de voir jadis Xénophon ou César, grands capitaines en même temps que grands historiens ! Mais le sire de Joinville qui raconte ce qu'il a vu et souffert dans une expédition bien plus extraordinaire encore que celle d'Agésilas en Perse ; mais Villehardouin l'ambassadeur ; mais Froissard, qui connut intimement tous les héros du siècle le plus fertile en véritables héros ; mais l'historien de Bayard, qui lui servit de fidèle écuyer, voilà des hommes dont les récits devraient au moins être lus.

Paulin Paris défend l'idée d'une littérature médiévale nationale et nécessaire dans la reconstruction de l'histoire de la littérature. Les romantiques, de leur côté, entérinent ce processus en « inventant » leur Moyen Âge pluriel et en prenant part au débat

⁵³ *Ibid.*, p.10.

⁵⁴ Voir Benjamin MC RAE AMOSS, « Nineteenth Century Medievalism : The polemic of Paulin Paris », *Nineteenth-Century French studies*, vol.21, 1993, p. 293-304.

historiographique sur la place neuve dévolue au Moyen Âge. C'est ce que proclame Jules Janin, non sans ironie mordante, les romantiques « inventent » bel et bien le Moyen Âge :

On ne se contente plus de refaire, on veut créer quelque chose, et l'on invente, devinez quoi ? Une chose faite depuis des siècles ; on invente le moyen âge. Relevez-vous tourelles, hauts clochers, tombes armoirées ! Réveillez-vous, paladins et clergé ! Voilà ce qu'on invente ! Comme si nous n'avions pas Froissard, le sire de Joinville et nos vieux fabliaux ! Que voulez-vous ? C'est peut-être un commencement d'invention⁵⁵.

Le succès de Froissart participe pour une part de cette « chronicomanie », pour reprendre le néologisme balzacien, qui se répand dans la première moitié du XIX^e siècle. Voici comment Honoré de Balzac décrit la « chronicomanie » :

La chronicomanie est tellement en vogue, que, parmi les ouvrages qui font aujourd'hui gémir la presse, il en est peu où l'on ne retrouve pas quelque histoire de revenants, quelque histoire de hauts et puissants barons, quelque sabbat de sorciers. Le XIX^e siècle a bien vengé le moyen âge des mépris du XVIII^e siècle, et la féodalité honnie et proscrite a repris dans notre littérature le sceptre qu'elle portait autrefois. Sa bannière se déploie sur tous nos théâtres, son langage se parle dans tous les romans et ses humbles vassaux se retrouvent dans tous nos auteurs⁵⁶.

Le Romantisme tend à se confondre avec la chronicomanie et le roman "walterscotté", autre formulation balzacienne, a le vent en poupe...

Froissart, Scott et le roman historique

Le second débat qui anime la génération romantique porte sur le roman historique à la Walter Scott, qui connaît ses admirateurs enthousiastes et aussi ses détracteurs, tant chez les romanciers que les historiens. Le Bibliophile Jacob⁵⁷, lui-même auteur de romans historiques, nous offre une piquante saynète opposant un romancier, porte-parole de Paul Lacroix, défenseur du roman historique, et un historien qui ne semble guère au courant des dernières avancées dans le monde de la recherche historique. Il raconte la rencontre chez un bouquiniste d'un romancier (le narrateur) et d'un historien qui ont remis le Moyen Âge en vogue pour le plus grand plaisir du bouquiniste qui a multiplié son chiffre d'affaires en vendant comme des petits pains des ouvrages qui autrefois se couvraient de poussière sur les rayons. Le romancier rappelle au bouquiniste que c'est à lui qu'il doit ses ventes car il a su mettre les Antiquités à la

⁵⁵ Jules JANIN, *La confession*, vol.1, Paris, A. Mesnier, 1830, p. XIV-XV.

⁵⁶ Honoré DE BALZAC, *Essais et mélanges*, dans *Portraits et critique littéraire*, Paris, Lévy, 1872, vol. 22, p.131.

⁵⁷ Paul LACROIX (dit Le bibliophile Jacob), « L'histoire et le roman historique », *Romans relatifs à l'histoire de France*, 1838, p. I-VI.

mode ; il retrace à grands traits la réception du Moyen Âge dans le grand public, et notamment la réception de Froissart.

Le romancier s'adresse au bouquiniste :

« - Ingrat ! m'écriai-je avec la conscience d'un bienfait méconnu, à qui devez-vous ce retour vers les vieux livres, cet amour des vieilles choses ? C'est à moi, c'est à ceux qui, comme moi, ont remis en honneur l'étude des anciens monuments de notre langue, et qui ont frappé le rocher pour en faire couler une eau vive. Consultez vos souvenirs, ouvrez vos catalogues : il n'y a pas dix ans que l'épicier livrait au poivre et à la cassonade ces admirables in-folio que se dispute aujourd'hui notre jeunesse studieuse, et que nous enlèvent sans cesse les étrangers. Froissard et Monstrelet seront bientôt introuvables ; les Chroniques de Saint-Denis ne coûtent plus quinze francs, mais six cents francs ; (...) Ingrat, dis-je, sachez qui a commencé cette révolution de plus en plus décisive en faveur de ce moyen âge que le marquis de Paulmy, Tressan et Lacurne de Sainte-Palaye avaient presque réhabilité en présence des peintures de Vanloo, des opéra-comiques de Sedaine et de la philosophie des encyclopédistes. Sachez que Froissart passait pour un sauvage au dernier siècle (...) ! Si ce mouvement de réaction continue, sans tomber dans l'engouement et dans la concurrence, les deux folies du siècle, l'histoire nationale enluminée d'éclatantes couleurs sortira tout entière de l'ancre poudreux des bouquinistes.⁵⁸ »

Un vieil historien emperruqué, intéressé par la conversation, s'approche alors. Le portrait que Lacroix brosse du vieil historien ne manque pas de sel. Une conversation sur les mérites respectifs de l'historien et du romancier s'engage alors. Le romancier se livre à une défense et illustration du roman historique de Walter Scott, Hugo et Manzoni. Le romancier définit alors l'histoire de la manière suivante :

« L'histoire peut être, ce me semble, divisée en trois classes qui se subdivisent elles-mêmes en autant d'espèces qu'il y a de variétés d'esprits : l'histoire mathématique, l'histoire abstraite ou problématique, l'histoire pittoresque ; la première appartient au bénédictin, qui veut des chartes et les hiéroglyphes de la diplomatie ; la seconde au rhéteur, qui veut des systèmes ; la troisième au peintre et au poète, qui veulent des couleurs et des tableaux. [...] L'histoire pittoresque, qui descend de Grégoire de Tours, du moine de Saint-Gall, de Joinville, de Froissart, de Monstrelet et des chroniqueurs du XV^e siècle, est arrivée à Thierry et Walter Scott... ».

À ce nom de Walter Scott, l'historien se récrie : « Walter Scott ! Voilà l'iconoclaste, le Calvin de l'histoire ! Il a gâté le public en l'amusant. » Pour l'historien, Scott et ses émules ont fait « tomber l'histoire en rotture ». Et plus loin, le romancier développe son argumentaire avec une image assez traditionnelle parmi les arguments des tenants du roman historique, que l'on retrouve notamment sous la plume de Dumas : « Je ne vous dirai pas que ces trois espèces d'histoire, que je distingue, ont entre elles les mêmes dissemblances que le squelette, le cadavre et l'homme vivant. » Puis poursuivant sa défense du roman historique : « le roman

⁵⁸ Paul LACROIX, *Ibid.*, p. II pour la citation.

historique ne renverse pas l'histoire pour s'élever à la place qu'elle occupait ; il la respecte au contraire, il la répare... ».

À l'historien qui s'insurge de ce que le romancier comble les lacunes que « Dieu a laissées dans les annales de l'humanité », le romancier répond : « Je ne remplis pas ces lacunes par des théories, mais par des faits homogènes à ceux qui précèdent et qui suivent : ici, je devine la cause, là, c'est l'effet ; j'invente avec d'autant plus de peine, que toujours il faut *rassortir et recompléter*. » Paul Lacroix fait ici écho à la citation de Froissart qu'il a placée en épigraphe de cet opuscule : « Pour ce que je n'y veuil oublier ni corrompre, n'abreger l'histoire en rien par default de langage, mais la veuil multiplier et accroistre en ce que je pourrai.⁵⁹ »

Et il ajoute que dans cette narration historique, les romans peuvent se révéler utiles pour l'histoire car ils sont « l'expression particulière du temps qui les a produits » car « ils offrent une image des mœurs, des usages, de la vie privée et publique de nos ancêtres, cette précieuse partie de l'histoire oubliée ou dédaignée », conformément au mot d'ordre romantique. De ce point de vue, Paul Lacroix rejoint l'argumentaire de Paulin Paris dans son *Apologie à l'école romantique*. On assiste à une revalorisation du détail vrai, voire le détail devient la pierre de touche à partir de laquelle rebâtir l'ensemble : « voilà comme le détail me conduit par degrés à l'ensemble ; je façonne chaque pierre une à une pour ériger le monument ». On retrouve un écho de la manière dont Froissart concevait l'écriture du monument des *Chroniques* :

On dit et voir est, que tous edifices sont maçonnés et ouvrés, l'une partie après l'autre, et toutes grosses rivieres sont faictes et assemblees de plusieurs ruisseaulz et fontaines, aussi sont les sciences extraites et compillees de plusieurs clerchez, et ce que l'un ne scet, l'autre scet⁶⁰.

Pour ce faire, le romancier, comme l'historien, doit « avoir une teinture de toutes les sciences » ou comme le dit ironiquement l'historien : « pour être romancier, il faut être archéologue, alchimiste, philologue, linguiste, peintre, architecte, financier, géographe, théologien, que sais-je ? *abstracteur de quintessence* de l'Académie des inscriptions et belles-lettres ? ». Après quoi le romancier dresse la liste des savoirs et des sources qui doivent permettre d'écrire un roman historique ; dans cette liste voisinent des sources secondaires

⁵⁹ On conserve ici la graphie donnée par Lacroix. Pour la citation exacte d'après Besançon 864, folio 2 r : Et pour ce que je n'y vueil mettre ne oster ne oublier ne corrompre ne abreger l'histoire en riens, par deffaulte de langage, mais la veuil multiplier et acroistre ce que je pourray, vous vueil de point en point parler et monstrier toutes les aventures depuis la nativité du roy Edouart d'Angleterre [...], disponible sur le très utile site The Online Froissart. A Digital Edition of the Chronicles of Jean Froissart, a collaborative and interdisciplinary project led by Peter AINSWORTH and Godfried CROENEN.

⁶⁰ Paris ms.fr. 2677 folio 1 r. The Online Froissart

d'historiographes du XVI^e siècle, les sources primaires que sont les chroniqueurs, mais encore les œuvres poétiques et romanesques du Moyen Âge, les dictionnaires, les ouvrages de La Curne, de Paulmy, de Legrand d'Aussy... cette liste interminable finit par étourdir le pauvre historien qui rend grâce et préfère ne jamais écrire de roman de sa vie. Le romancier a damé le pion à l'historien.

Ce long préambule que donne Paul Lacroix en ouverture à ses romans historiques est intéressant à plus d'un titre. Il témoigne de la porosité des univers entre philologie, histoire, érudition, et fiction dans l'invention du genre du roman historique. Autrement dit, seul le romancier, auteur de romans historiques, est à même de proposer une vision totalisante de l'histoire à travers le roman, histoire qui ne se limiterait pas à une chronologie asséchée mais histoire en mouvement et en chair, résurrection d'un temps et d'hommes disparus, en puisant aussi bien dans les chroniques médiévales que dans les autres productions littéraires du temps et en opérant une fusion entre ces différentes sources et les écrits historiques anciens et récents. L'auteur de roman historique se mue en alchimiste et en vulgarisateur du savoir historique. La collusion entre l'histoire et le roman qu'avait déjà opérée Augustin Thierry, à l'exemple de Walter Scott dont il se réclame, devient la norme romanesque, tandis que progressivement les historiens tendent à s'émanciper de la littérature, de la Restauration aux années 1880, en s'interrogeant sur le choix des matériaux, en choisissant de nouvelles procédures et une nouvelle approche du document, autant de renouvellements qui mèneront à une histoire scientifique voire positiviste. Dans les années 1820, Scott représente le modèle en matière de roman historique, lui qui permet aux Français de découvrir Froissart. A sa mort en 1832, véritable deuil national en France, succède une période de lassitude du roman « walterscotté », selon le mot de Balzac, un temps séduit par la manière scottienne, ce dont témoigne notamment l'historien dans la mise en scène de Paul Lacroix, mais aussi Chateaubriand qui écrit en 1836 à propos de Scott : « il a, selon moi, perverti le roman et l'histoire : le romancier s'est mis à faire des romans historiques, et l'historien des histoires romanesques⁶¹ ».

On voit que le débat littéraire s'invite aussi dans les recherches historiques et réciproquement et l'on assiste à une forme d'indistinction générique dès lors que la littérature en son entier (et pas uniquement le roman, cela est vrai du drame aussi) devient historique et que l'histoire emprunte au littéraire ses procédés narratifs, son pittoresque, sa couleur locale, et sa dramatisation : Barante, et Augustin Thierry ne cachent pas leur dette envers Scott. Si

⁶¹ *Essai de littérature anglaise*, Gosselin et Furne, 1836, tome 2, p. 312.

pour ce dernier, le roman historique est un des « fils naturels de l'histoire », il va sans dire qu'un lien organique unit bel et bien roman historique et romantisme. Ce nouveau genre apparaît comme le plus apte à exprimer les idéaux sociaux en exaltant l'histoire nationale. Jamais auparavant ni par la suite on n'eut la volonté et la possibilité de développer conjointement discours historique et roman historique pour former ensemble l'Histoire.

De l'influence de Froissart sur Scott et de l'influence de Scott sur la promotion de Froissart

Les romantiques se positionnent différemment face au succès retentissant de Scott qui connaît son apogée en France en 1826, année de parution de nombre de ses romans en français. Comme le rappelle Louis Maigrón, à cette époque « tout est « à la Walter Scott », ameublement et costumes⁶² ». La voie tracée par Scott comble l'attente des jeunes romantiques qui s'essaient avec plus ou moins de succès au roman historique. Sans prétendre retracer l'histoire de la réception de Scott en France, qui va de l'engouement rapide à la lassitude une vingtaine d'années plus tard, voyons plus précisément ce qu'il en est des relations entre Scott et Froissart, et le rôle majeur que l'écrivain écossais joue dans la redécouverte de Froissart en France.

Walter Scott se réjouissait de la traduction que Johnes avait faite pour le public anglais en 1803-05, même s'il lui préférerait le pittoresque de celle de John Bouchier. Froissart est à bien des égards une passion scottienne qui ne se dément pas avec le temps, même si curieusement les références explicites qu'il fait au chroniqueur demeurent « évanescences » par rapport à Commines, comme l'a souligné Fiona McIntosh-Varjabédian. Dans un article qu'elle consacre à Walter Scott lecteur de Froissart, elle s'interroge sur les enjeux de cette « stratégie d'évitement » qu'il développe avec son auteur fétiche. Certes, il ne tarit pas d'éloges pour Froissart, « le plus pittoresque des historiens », et admire « the splendid pages of Froissart, with his heart-stirring and eye-dazzling descriptions of war and tournaments⁶³ », mais dans le même temps il le relègue souvent dans l'apparat critique de ses ouvrages, en marge ou en périphérie. Le chroniqueur offre la subtile alliance du plaisir de la lecture et la dimension historique, ayant réussi avant l'heure en quelque sorte la soudure entre romanesque et histoire, en une préfiguration de ce que Scott « invente » : « so long also must we account

⁶² Louis MAIGRON, *Le roman historique à l'époque romantique : essai sur l'influence de Walter Scott* (nouvelle édition), Paris, 1912, p. 54.

⁶³ Cité par MCINTOSH-VARJABEDIAN Fiona, *op.cit.*, p.166. Cf. Peter AINSWORTH, "Froissart the Writer and Walter Scott", *France and Germany in Scotland: Studies in Language and Culture*, ed. R. Wakely and P. E. Bennett, Edinburgh, 1996, p. 65-80.

Froissart the most entertaining, and perhaps the most valuable historian of the middle ages ». On sent l'admiration du romancier écossais pour celui qui fait revivre sous nos yeux et à nos oreilles les hauts faits de son temps :

In Froissart, we hear the gallant knights of whom he wrote, arrange the terms of combat and the manner of the onset; we hear their soldiers cry their war-cries ; we see them strike their horses with the spur ; and the liveliness of the narration hurries us along with them into the whirlwind of battle. Whoever has taken up the chronicle of Froissart, must have been dull indeed if he did not find himself transported back to the days of Cressy and Poitiers. In truth, his history has less the air of a narrative than of a dramatic representation. The figures live and move before us; we not only know what they did, but learn the mode and process of the action, and the very words with which it was accompanied.⁶⁴

Et contrairement à la doxa qui prévaut en France et ce, depuis le XVI^e siècle, Froissart nous offre une narration des faits impartiale, apprend-on chez Scott : *Above all, we must allow Froissart the praise of the most unblemished impartiality, in spite of the peevish impeachment of Bodin, Brantome, and most of the French writers.*

Il expose rapidement la manière dont Froissart écrit sans souci de ce qui viendra ou de ce qu'il a écrit : *Froissart wrote with the haste of a traveller, and with the ardent impetuosity of a mind too much engrossed with the immediate narrative, to think of what had gone before, or of what was to follow after*, preuve au fond de son impartialité, car nul dessein ne l'anime. Et il conclut sur la comparaison entre les *Chroniques* et une tapisserie historiée :

his splendid work may be likened to a piece of ancient tapestry full of knights, ladies, castles, tilts, tournaments, battles, and pageants, but presenting to the eye no regular or uniform picture. It must be also admitted, that if Froissart was unfettered by the prejudices and superstition of the cloister, he was strongly imbued with the romantic spirit peculiar to his age. Hence, his credulity must have frequently been imposed on by those who were willing to satisfy with a marvellous tale the wandering priest's eager thirst after information; and hence too, himself a poet, we may be permitted to suppose him partial to that edition of a story which produced the highest effect, and rather unwilling too narrowly to question the precise truth of the chivalrous narrations which he esteemed so delicious⁶⁵.

À lire cet éloge du chroniqueur, on a parfois l'impression que Scott légitime, à travers la figure de Froissart, sa propre écriture historique. Il faudrait aussi être bien stupide (« dull ») pour ne pas se laisser transporter par les résurrections des temps anciens que Scott recrée à grand renfort de détails pittoresques, de couleur locale, de dramatisation. Ainsi la stratégie d'évitement par rapport à ce qu'il convient bien d'appeler son « maître », comme le révélait

⁶⁴ *The Prose Works of Sir Walter Scott: periodical criticism*, 1835, article III: "Johnes's Froissart", p.112-138 (p.113 pour la citation).

⁶⁵ Walter SCOTT, "Johnes's translation of Froissart", in *The Edinburgh Review*, 1805, p. 347-362, (p. 356 pour la citation).

une autre mise en scène de Paul Lacroix contant la venue de Scott à Paris⁶⁶, prendrait sens. Il ne peut que rendre hommage au modèle tout en l'évinçant et en minimisant ou déplaçant la place qu'il occupe réellement dans l'œuvre. Il se rejoue un scénario assez comparable dans la manière dont Dumas considère cette mine que sont les *Chroniques* de Froissart⁶⁷. Il s'agit pour Scott de se poser en autorité même s'il est aussi le dépositaire du savoir de Froissart, voire son fils spirituel ou son fils naturel. De là à dire que Froissart serait le véritable père du roman historique... c'est ce que laisse entendre Michelet lorsqu'il dit de Froissart qu'il est le « Walter Scott du Moyen Âge », tant Froissart est réputé à juste titre pour avoir le souci du détail pittoresque, de la dramatisation de l'histoire, misant tour à tour sur le pittoresque de la fresque historique et de la scène de genre, donnant à entendre et à voir ce monde tout bruissant d'aventures d'antan.

En outre, comme l'a fort bien souligné Peter Ainsworth⁶⁸, la nouvelle scottienne, *The Tale of Old Mortality* dont la diégèse se déroule de 1679 à 1689 est un hommage à Froissart. Si le contexte temporel s'avère bien différent - trois siècles séparent les héros de *Old Mortality* de ceux des *Chroniques* -, on peut néanmoins opérer des rapprochements entre le retour de Morton en Ecosse après une dizaine d'années d'exil et la fin des *Chroniques* : à la destitution de Richard II répond celle de Jacques II renversé et remplacé par Guillaume d'Orange. Quant au titre, il renvoie au surnom d'un tailleur de pierres qui durant quarante ans n'a eu de cesse de sillonner l'Ecosse pour graver les tombeaux des martyrs covenantaires du XVII^e siècle. Peter Ainsworth a proposé de saisissants rapprochements avec Froissart à travers la transmission de la mémoire⁶⁹ et de la prouesse, et une réflexion sur la reproduction de l'original renouant le fil de la *translatio* de Scott à Froissart, cette fois. Cette nouvelle de Scott est à de nombreux égards un tombeau à la mémoire de Froissart et de ses *Chroniques*.

Pour ne pas conclure

⁶⁶ Paul LACROIX, le Bibliophile Jacob, *Les Soirées de Walter Scott*, Paris, Renduel, 1830. Cf. Aude DERUELLE, "Le roman historique selon le bibliophile Jacob", *Oeuvres et critiques*, Francke/Narr, 2014, *Le Roman historique français*, 34 (1), p. 27-42.

⁶⁷ Cf. Patricia VICTORIN, « Dumas en Froissart : le romancier et le chroniqueur », In *Dumas critique*, (dir. J. Anselmini), Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 2013, p.167-189.

⁶⁸ Peter AINSWORTH, "Froissart the Writer and Walter Scott: Chivalry and its Inheritance in the *Chroniques* and *Old Mortality*", in *France and Germany in Scotland. Studies in language and culture*, 1996, p.65-80.

⁶⁹ Voir Takanashi KYOKO, "Circulation, Monuments and The Politics of transmission in Sir Walter Scott's The Tales of my Landlord", *ELH*, 79, 2012, p. 289-314.

Je reviendrai ici sur la critique semi-élogieuse de son éditeur Siméon Luce à propos du récit des *Chroniques* qui résonne de sons discordants, contradictoires et qui livre une vérité en fragments disjoints. Voici ce qu'écrit Siméon Luce dans une longue métaphore filée :

Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son, dit le proverbe. Froissart a frappé à toutes les cloches et nous fait entendre ainsi tous les sons. Son premier livre, si riche, si touffu, avec ses rédactions différentes et parfois contradictoires, avec ses variantes infinies, rappelle tout à fait les carillons fameux des Flandres, qui ébranlent les airs par une cadence à la fois si variée et si profonde. Seulement, à la différence des carillonneurs de Bruges et d'Anvers, l'auteur des *Chroniques* n'essaye pas de fondre sous son clavier tant de timbres, tant de bruits divers. Il se contente de les noter fidèlement pour les transmettre à la postérité, laissant à celle-ci le soin d'en dégager cette harmonie de l'histoire qui s'appelle la vérité⁷⁰.

Il va sans dire que les cloches froissartiennes résonnent différemment selon que l'on se situe du seul point de vue de la vérité historique ou que l'on adopte le point de vue littéraire. Pour les uns, la vérité finit par se transformer en cacophonie alors que pour les autres, la dimension polyphonique participe de l'harmonie singulière des *Chroniques*, au-delà de la vérité de l'histoire.

Patricia VICTORIN

Université de Bretagne Sud, HCTI

⁷⁰ *Chroniques de J. Froissart*, publiées pour la Société de l'Histoire de France par Siméon Luce, tome I^{er} (1307-1340), éd. cit., p. CXI.